

OURS HEUREUX
rmand Ajzenberg
vec ses parents,
afaël et Cypra,
r la plage
Berck en 1937.

"J'AI ÉTÉ CACHÉ PENDANT LA GUERRE"



RMAND AJZENBERG,
5 ans, réside dans
l'Est parisien et
e connaître à des
echerches
storiques sur
'Occupation.

ARMAND AJZENBERG, enfant juif caché pendant la guerre, a retrouvé la famille qui l'a protégé pendant plus de trois ans.

PROPOS RECUEILLIS PAR CHRISTOPHE VEYRIN-FORRER

Ma famille est originaire de Radom en Pologne. Mon père, Rafaël, était militant du Bund, un mouvement socialiste juif polonais. Il a dû quitter son pays dans les années 1920. Ma mère, Cypra, a émigré en France à peu près en même temps. Ils se sont rencontrés dans une usine à Soissons et se sont mariés. Je suis né en 1932 et je suis leur unique fils. Avant la guerre, nous habitions boulevard de La Chapelle, à Paris, mon père est vendeur sur les marchés, ma mère s'occupe de moi et de mon grand-père qui vit avec nous. Je vais à l'école communale. Je suis jeune mais je sens bien que l'ambiance est lourde. Un jour de 1941, mon père reçoit un « billet vert » qui le convoque au commissariat, soi-disant pour un examen de situation. Mon père, qui ne se doute pas que c'est un piège, ne revient pas. Il est envoyé au camp de transit de Pithiviers, dans le Loiret. C'est la première rafle de l'Occupation. On reçoit quelques nouvelles par les cartes de correspondance pré-imprimées où on remplit les cases vides. Ma mère envoie des colis et y cache des lettres écrites sur du papier à cigarette pour éviter la censure. On a eu un seul droit de visite. Je ne le savais pas mais c'était la dernière fois que je voyais mon père.

LA SITUATION SE DURCIT POUR LES JUIFS. Ma mère pense que je serai plus en sécurité hors de Paris. En juillet 1942, je pars pour un mois dans une ferme, dans l'Aisne. Je suis placé chez les Zyk, par le biais de l'Entraide temporaire, une association protestante d'aide aux réfugiés. Quand je reviens à Paris, la rafle du Vél' d'Hiv a eu lieu. Ma mère a été arrêtée, mais pas mon grand-père – peut-être parce qu'il est vieux et malade. Je vis seul avec lui jusqu'en octobre. Il écrit alors à la famille qui m'a accueilli en leur disant la vérité, que je suis un enfant juif menacé. Aussitôt, madame Zyk vient me chercher.

C'est ainsi que j'ai passé toute la guerre caché dans le petit hameau isolé de Mesmin, à dix kilomètres au sud de Soissons. Ma cousine Annette est hébergée avec moi. L'institutrice du village, Eliane Altier, décide dès mon arrivée de franciser mon nom de Ajzenberg en Ajembert. La famille Zyk est aussi d'origine polonaise, mais catholique. Ils habitent une petite ferme. Le père, Joseph, est travailleur agricole. C'est un homme sérieux et calme. La mère, Marianne, est une femme adorable, aimante. Ils ont trois enfants, Wanda et Stéphanie dont j'ai appris par la suite qu'elle faisait partie de la Résistance, et Thaddée avec qui je suis toujours fourré. Ils ne sont pas au courant de ma situation mais je crois qu'ils ont plus ou moins compris. On se considère vraiment comme frères et sœurs. Marianne Zyk ne marque aucune différence entre eux et moi. Je suis un enfant caché, mais pas dans un placard. Je vais à l'école, je travaille aux champs, je nourris les poules… Bref, je suis devenu un vrai petit paysan ! Apparemment tout le monde sait que je suis juif. Moi j'ignore qu'ils le savent. Mais personne ne m'a jamais dénoncé.

Il y a peu d'occupants dans la région. Un jour, un Allemand vient à la ferme car il veut une omelette. Il regarde ma cousine Annette et dit à madame Zyk « votre fille vous ressemble beaucoup ». Et il repart. Une autre fois, ce sont des soldats qui se trompent de route.

A la Libération, une jeune femme de l'Entraide temporaire vient me chercher. Un conseil de famille a décidé de me mettre en maison d'enfants. Je ne veux pas y aller. Avec la complicité de Marianne Zyk, je me cache (encore une fois !) et la jeune femme repart seule.

J'AI ÉTÉ COUPÉ DE MA FAMILLE PENDANT PLUS DE TROIS ANS. Je ne sais pas ce que sont devenus mes parents. J'espère qu'ils vont revenir mais j'apprends bientôt que mon père a été déporté à Auschwitz en juin 1942 (convoi 4), ma mère en juillet 1942 (convoi 11) et mon grand-père en 1943 (convoi 57). Dans le train de la déportation, ma mère a réussi à faire passer un mot déchirant à une de ses sœurs : « Moi je suis perdue, toi as trois enfants, avec le mien tu en auras quatre. »

Ma tante Marie m'accueille à Paris. Je retrouve mon nom. La vie n'est pas facile, il faut tout reconstruire. Avec les Zyk, on se perd de vue. J'apprends le métier de fraiseur-outilleur, je me marie, puis je deviens technicien dans une société de télécommunications.

Il y a quatre ans, une des filles de Wanda m'a retrouvé. Le contact s'est aussitôt rétabli comme si on s'était quittés la veille. Thaddée et Wanda habitent toujours près de Soissons. Stéphanie est décédée.

J'ai eu beaucoup de chance de connaître leurs parents. Marianne et Joseph Zyk ont fait de moi et de leurs enfants des êtres responsables et normaux. Dans mon malheur, bien que fils unique orphelin, j'ai quand même eu trois mamans : ma mère Cypra, Marianne et ma tante Marie ! "



SECONDE FAMILLE De 10 à 13 ans, Armand a vécu près de Soissons dans la petite ferme de Marianne et Joseph Zyk, qui ont veillé sur lui comme sur leurs propres enfants.



MÉMOIRE En 2017, la commune de Rozières-sur-Crise rend hommage à l'action de ses deux valeureux citoyens.

DES SAUVEURS ÉLEVÉS AU RANG DE "JUSTES"

EN MARS 2016, L'INSTITUT YAD VASHEM de Jérusalem décerne au couple Zyk la distinction de « Juste parmi les nations ». Ce titre rend hommage aux personnes non-juives qui ont sauvé des Juifs au péril de leur propre vie. C'est Annette, la cousine d'Armand Ajzenberg, qui a initié la démarche pour l'inscription de Joseph et Marianne Zyk – aujourd'hui décédés – sur la liste des Justes. Le 22 janvier 2017, une plaque honorifique est apposée sur la mairie de Rozières-sur-Crise, où résidait la famille Zyk. Au 1er janvier 2018, 25 973 Justes parmi les nations ont été reconnus dans le monde, dont 4 056 en France. Le réseau des « Villes et Villages des Justes de France » a été initié en 2010 par le comité français pour Yad Vashem afin de pérenniser leur souvenir.

L'ESCALADE DES RAFLES DE JUIFS EN FRANCE

LES PREMIÈRES ARRESTATIONS DE JUIFS ONT LIEU DÈS 1940. Il s'agit d'hommes étrangers ; l'opinion publique n'y prête pas trop attention. A partir de 1941, des « rafles » sont organisées par la police française sous l'autorité des Allemands. Le 14 mai, 6 494 Juifs étrangers sont arrêtés à Paris, dont 3 747 sont internés dans les camps de Pithiviers et Beaune-la-Rolande, puis déportés vers des camps de concentration et d'extermination. Les 20 et 21 août, 4 232 Juifs étrangers sont arrêtés à Paris et conduits au camp de Drancy. Le 12 décembre 1941, 743 Juifs de nationalité française sont conduits au camp de Royallieu-Compiègne. Les 16 et 17 juillet 1942, la rafle du Vél' d'Hiv marque enfin l'opinion en raison du nombre d'arrestations – 12 884 à Paris et en banlieue – et parce qu'elle touche aussi les femmes, les enfants et les vieillards. Les familles sont entassées dans des conditions effroyables dans le Vélodrome d'Hiver. Des rafles ont lieu en province, en zone occupée comme en zone libre, au cours de l'été 1942. Au total, près de 76 000 personnes ont été déportées, dont 11 400 enfants. A peine 3 000 reviendront des camps.